

Savoirs et pratiques de l'écologie dans l'aire hispanophone Introduction

DAVID CASTAÑER

UNIVERSITÉ PARIS 1 / HICSA
david.castaner@univ-paris1.fr

CANELA LLECHA LLOP

UNIVERSITÉ PARIS 1 / SIRICE
canela.llecha-llop@univ-paris1.fr

MAUD YVINEC

UNIVERSITÉ PARIS 1 / MONDES AMÉRICAINS
Maud.Yvinec@univ-paris1.fr

1. Ce numéro de *Crisol* doit beaucoup à l'ensemble de conférences et d'échanges qui eurent lieu à Paris à l'automne 2021 dans le cadre des journées d'étude *Discours sur l'environnement dans l'aire hispanophone*. La plupart des articles qui suivent en sont les versions remaniées. Cependant, il ne s'agit pas à proprement parler des actes de ce colloque car, pendant le processus de compilation, de relecture et de correction, ces propositions ont été transformées, retravaillées et finalement enrichies par les travaux d'auteur·es qui sont venus compléter le propos général. Il n'en demeure pas moins que l'intention première et le noyau conceptuel de ce numéro de *Crisol* restent ceux qui nous avaient animé·es lors de la préparation des journées d'étude : réparer ce que nous ressentions comme une relative invisibilité¹ de l'aire hispanophone dans la réception française des débats théoriques sur l'écologie.
2. Enseignant·es chercheur·euses de langue et de civilisations contemporaines de l'Espagne et de l'Amérique latine à l'Université, nous répondons
 - 1 Depuis ces journées de 2021, les questions écologiques occupent une part grandissante dans les études hispaniques et ibéro-américaines, comme en témoignent le numéro de *Caravelle* sur « l'Anthropocène, vu d'Amérique latine » (Acker et Rozeaux, 2022), la publication d'un numéro de *Crisol* en hommage à Catherine Heymann intitulé « *Selvas*, forêts et jardins dans les mondes hispaniques » (Burgos-Vigna, Lepage et Rabaté, 2023), ou encore le dernier Congrès de la SoFHIA consacré à « La forêt dans les mondes hispaniques et ibéro-américains » (5-8 juin 2024).

depuis plusieurs années dans nos cours à la demande de nos étudiant·es qui montrent un intérêt croissant pour les questions liées à l'environnement et à l'écologie. Nous y abordons souvent des études de cas, des notions théoriques, à travers des textes journalistiques, littéraires et philosophiques écrits en espagnol sur ces questions. Pourtant, lorsque nous nous intéressons à l'écologie en tant que chercheur·euses depuis la France, il peut sembler que l'écologie est un ensemble de discours qui s'énoncent presque exclusivement en anglais, en français et en allemand. C'est du moins ce que suggère l'examen de l'appareil critique et de l'immense majorité des textes scientifiques publiés, y compris en sciences humaines – dans des domaines comme l'écocritique ou les humanités environnementales. Pour ne citer qu'un exemple, l'anthologie de Dominique Bourg et Augustin Fragnière *La Pensée écologique* (2014), qui tient encore lieu d'ouvrage de référence pour qui veut s'intéresser aux évolutions des questionnements écologiques dans toute leur variété historique et géographique, ne mentionne aucun texte écrit en espagnol. Cet ouvrage, qui passe en revue les grands textes de l'écologie, propose d'abord une approche chronologique – des débuts de la conscience écologique à nos jours –, puis une partie divisée par grands enjeux – économiques, techniques, éthiques, religieux, juridiques, politiques – abordant au total les pensées d'une centaine d'auteurs et autrices. Aucun·e n'est issu·e du monde hispanophone. Il en va de même pour la plupart des anthologies parues depuis, y compris les plus récentes, comme *Les Pensées de l'écologie* (2021) de Baptiste Lanaspèze et Marin Schnaffer, qui ne cite que deux auteurs latino-américains sur les soixante autrices et auteurs présentés.

3. Certes, il est volontiers admis que l'écologie naît aux États-Unis au moment même où des savants dénoncent les ravages de l'avènement de la société industrielle sur l'environnement. En partant de cette idée, il semble logique d'envisager que ces problèmes et les prémices des techniques de préservation de la nature aient été formulés dans les langues des premiers pays confrontés à la Révolution industrielle – l'anglais, le français et l'allemand. Pourtant, raisonner ainsi risque de faire oublier que l'écologie n'est pas uniquement une question de théories scientifiques, mais aussi de pratiques politiques et de conflits territoriaux. C'est l'idée centrale du livre de Joan Martínez Alier, *El ecologismo de los pobres* (2004), qui propose d'envisager autrement l'histoire de l'écologisme en partant du principe que

« *hay casos de resistencia antes de que se usara la palabra ecologismo* » et que :

existen movimientos sociales de los pobres relacionados con sus luchas por la supervivencia, y son por tanto movimientos ecologistas –cualquiera que sea el idioma en que se expresan– en cuanto que sus objetivos son definidos en términos de las necesidades ecológicas para la vida: energía (incluyendo las calorías de la comida) agua, espacio para albergarse (Martínez Alier, 2004 ; 378-379).

4. Dès lors, il faut considérer comme une lutte écologiste la résistance de ces paysans, ouvriers et syndicalistes qui tentèrent de mettre fin à la contamination par dioxyde de soufre à laquelle se livrait depuis des décennies une compagnie minière anglaise à Río Tinto en Andalousie et qui fut réprimée par l'armée espagnole lors du massacre du 4 février 1888. L'Amérique latine est également un espace que traversent, tout au long du XX^e siècle, ce que Martínez Alier appelle des « conflits écologiques distributifs » : que l'on pense aux projets miniers de la *Cerro de Pasco Copper Corporation* et à la contestation paysanne qu'ils soulevèrent au Pérou, aux mouvements des Mapuche qui s'opposent depuis les années 2010 à l'appropriation par la *Benetton Company* de leurs terres d'élevage dans les Andes du Sud, ou encore à l'organisation des seringueiros de l'Amazonie autour de Chico Mendes pour défendre leur mode de vie face aux intérêts des propriétaires terriens. Au cours des trois dernières décennies, la région a vu se mettre en place un grand nombre de projets de ce qu'Eduardo Gudynas nomme des extractivismes de troisième et quatrième génération : mines à ciel ouvert, monoculture de soja transgénique, fracking (Gudynas, 2015), etc. Mais ce néo-extractivisme est à considérer comme le prolongement du rapport particulier que certaines sociétés humaines entretiennent avec ce qui les entoure depuis fort longtemps. Pour certains auteurs, comme Héctor Alimonda, l'Amérique latine serait le laboratoire de cette relation moderne à la nature, basée sur l'exploitation effrénée et utilitaire des ressources, qui se met en place pendant l'ère coloniale, mais qui persiste au-delà des Indépendances et jusqu'à nos jours (Alimonda, 2011).
5. Confronté très tôt aux logiques extractives, le monde hispanophone n'est donc pas seulement un espace de pratiques de résistance, mais aussi de pensées écologistes. Et s'il fallait se prêter au jeu de trouver des précurseurs de l'écologie, comme le font généralement les compilateurs d'anthologies en citant Jean-Jacques Rousseau et David Henry Thoreau, alors cette liste devrait inclure la pensée de l'intellectuel péruvien José Carlos Mariáte-

gui, qui propose depuis le contexte andin une approche marxiste réinterprétant l'utopie socialiste au regard des structures, des pratiques et des croyances de l'agropastoralisme inca (Mariátegui, 1928). Elle devrait aussi considérer le récit que nous livre Miguel Barnet dans *Biografía de un cimarrón* (1968) de la vie d'Esteban Montejo, un esclave cubain marqué par l'enfer de la plantation et la vie solitaire de marron, qui constitue un témoignage exceptionnel à la fois sur le système extractiviste et sur l'invention de nouvelles relations entre humains et non-humains. Dans ce canon de la pensée écologiste ouvert au monde hispanophone, seraient également à mettre en avant les travaux des théoriciens de la dépendance, comme Sergio Bagú et Eduardo Galeano, car ils permettent de comprendre la mise en place technique, économique, sociale et politique des structures extractives en Amérique latine pendant cinq siècles et la fonction accomplie par cette région dans le « système-monde » capitaliste (Wallerstein, 1974).

6. Enfin, le monde hispanophone a joué un rôle déterminant dans l'émergence d'une nouvelle forme d'écologie politique à partir des années 1980. En Amérique latine, ce courant de l'écologie qui, dans ses grilles d'analyse comme dans les solutions qu'elle propose, considère que les questions environnementales ne peuvent être déconnectées des questions sociales et politiques, s'est articulé d'une manière originale. En effet, nombre de grandes voix qui ont émergé dans le champ théorique de la région ont suivi les pas du sociologue et agronome d'origine colombienne Orlando Fals Borda, pour qui toute recherche en sciences sociales devait s'accompagner d'une *praxis* visant à transformer le champ où elle s'exerçait. Ce qu'il appelait *Investigación-Acción-Participativa* a marqué la trajectoire de bien d'autres théoricien·nes écologistes qui sont aussi des militant·es. C'est le cas de Maristella Svampa, dont les travaux en sociologie s'intéressent aux mouvements sociaux de résistance écologique et aux critiques des modèles de développement mis en place en Argentine et dans le Cono Sur ; ou encore d'Arturo Escobar, anthropologue proche des milieux altermondialistes devenu un allié des associations du *Proceso de Comunidades Negras* de la côte pacifique colombienne, et qui propose notamment des notions comme le *posdesarrollo* ou l'*alterdesarrollo* pensées à partir de la critique écologiste des mythes du développement. C'est également en Amérique latine, à la suite des processus constitutionnels et législatifs qui ont vu des États comme l'Équateur et la Bolivie accorder des droits à la nature et à certains êtres non-humains, que de nouvelles approches théo-

riques du droit et de la justice environnementale se mettent en place au cours des années 2010. Ces processus font émerger des catégories politiques, comme le *Buen Vivir*, que des penseurs comme Alberto Acosta forgeaient en collaborant avec des communautés indigènes pour inventer de nouvelles façons de vivre ensemble. L'écologie politique latino-américaine fleurit également à partir de ce que Philippe Descola nomme des ontologies non naturalistes qui sont propres à certains peuples autochtones ou afro-descendants en Amérique latine (Descola, 2005). Des intellectuels comme Eduardo Viveiros de Castro (2009), théorisent la possibilité d'un plurivers, en faisant la part belle au perspectivisme et à la reconnaissance du fait que les différentes manières d'entrer en relation avec le non-humain sont porteuses de solutions pour l'avenir commun de l'humanité.

7. C'est autour de ces thèmes et à partir de ces différentes approches que nous voulions faire dialoguer des expert-es de champs disciplinaires distincts pour contribuer à la réception des nouvelles écologies politiques en espagnol lors des journées d'étude *Discours sur l'environnement dans l'aire hispanophone*. En ce sens, nous nous plaçons dans la continuité du colloque international organisé par l'Iheal/Credea les 9, 10, 11 décembre 2020 « Ce que l'Amérique latine fait à l'écologie politique » (<https://ecopol-al.sciencesconf.org/>) et dont les archives vidéo sont un excellent bilan de l'évolution des sciences sociales en Amérique latine en rapport avec l'écologie. Cependant, nous voulions faire deux pas de côté par rapport à cet événement scientifique. D'abord, en élargissant le domaine d'étude au-delà des frontières de l'Amérique latine ou, pour le dire autrement, en déplaçant les bornes géographiques et politiques de l'étude vers une aire linguistique précise, celle qui a l'espagnol en partage.

8. Il nous semblait qu'en faisant cela, nous encourageons l'émergence d'analyses comparées de l'histoire du développement dans la péninsule Ibérique et en Amérique latine, et des réponses que la société civile a pu donner aux plans de gestion du territoire et des ressources mis en place par les gouvernements ou les entreprises. Nous permettions également d'ouvrir la catégorie de « Sud » à ces pays qui, étant géographiquement situés dans l'hémisphère septentrional, ont des fonctions économiques, sociales et écologiques qui en font des « Suds » pour le Nord – l'Espagne étant un cas d'école à cet égard. Par ailleurs, parler du domaine hispanophone obligeait également à prendre en compte les circulations d'idées, les réseaux de militant-es, de savant-es et de penseur-es, qui expliquaient la réception

féconde que l'écologie politique latino-américaine a eue dans la péninsule Ibérique. Et notamment grâce à la revue *Ecología Política*, basée à Barcelone, dont nous avons invité le comité de rédaction pour nous parler de leurs trente ans d'existence, pendant lesquels la revue a été un véritable point nodal de l'écologie politique et des théories décoloniales, connectant les deux rives de l'Atlantique. Il nous semblait également que poser la question à travers le prisme de la langue pouvait donner lieu à une réflexion sur la manière dont l'écologie politique contemporaine change les usages de l'espagnol, en le poussant notamment hors de ses propres frontières. Sans que cela ne soit formulé explicitement dans les textes qui suivent, il apparaît que la langue espagnole travaille et s'enrichit des emprunts du quechua (*Pachamama, sumaq kawsay*), de la langue kuna (*Abya Yala*), ou encore de la création de néologismes pour dire des choses existant en d'autres langues (le *sentipensar* d'Arturo Escobar).

9. Enfin, il nous semblait important d'élargir le champ disciplinaire et de considérer que l'écologie politique ne se pensait pas uniquement à travers les sciences sociales que sont la science politique, la sociologie, l'anthropologie, l'histoire et la géographie, mais aussi à travers un ensemble de savoirs et de pratiques autres, comme la littérature et les arts plastiques.
10. Le premier texte que nous présentons dans ce numéro, rédigé par Alexis Sierra et intitulé « Penser les catastrophes “naturelles” : l'approche sociale d'une communauté épistémique latino-américaine » s'intéresse aux notions de « catastrophe », d'« impact » et de « vulnérabilité ». L'auteur propose d'analyser la configuration d'une communauté épistémique et juridique en Amérique latine, région du monde qui a été le laboratoire d'une pensée originale sur les risques dits « naturels ». Ce texte revient ainsi sur la création de La Red (*Red de Estudios Sociales en Prevención de Desastres en América latina*), un réseau de scientifiques et d'experts qui pointe la responsabilité des sociétés humaines dans la survenue de catastrophes dites « naturelles », en la plaçant au cœur même de la résolution des problèmes environnementaux. La structuration de cette communauté de pensée dans les années 1990 et 2000 a conduit à mettre en cause les modalités de développement dans les inégalités environnementales mais a également pu réactiver et renforcer malgré elle le lien entre désordre social et désordre naturel. Alexis Sierra montre ainsi comment les notions de « risque » et de « vulnérabilité » ont été aisément dévoyées, devenant des outils efficaces de

gestion territoriale qui ont contribué à maintenir des rapports de pouvoirs inégalitaires.

11. Les trois textes qui suivent s'intéressent à la question de l'exploitation ou de la gestion de certaines ressources naturelles au Pérou et en Espagne.
12. Le texte « *Racialidad del Poder: Raza y trabajo en la minería peruana del siglo XX a través de un análisis desde la colonialidad del poder* », offre une étude des liens entre « race » et « classe » en analysant le cas de l'exploitation des mines au Pérou par la *Cerro de Pasco Mining Corporation* au cours des premières décennies du XX^e siècle. En mobilisant un appareil critique principalement latino-américain, Diego Orihuela Ibáñez examine l'histoire de l'industrie minière du Pérou et relie l'exploitation et l'appropriation des territoires – et l'empoisonnement et la pollution environnementale qu'elles induisent – avec l'exploitation des corps indigènes. L'article vise ainsi à historiciser la notion de « race » et à la penser non pas comme une donnée « biologique », mais comme une construction sociale naturalisée et utile à la division du travail qui se met en place avec l'essor de la modernité et d'un proto-capitalisme global.
13. La contribution « *Historia de la contaminación del agua en la España contemporánea (siglos XIX y XX)* » revient sur les politiques publiques mises en place en matière de pollution en Espagne, en retraçant de façon diachronique les grandes étapes de la législation sur la contamination de l'eau. Pablo Corral-Broto analyse comment les liens entre industrialisation, pollution des eaux, problèmes de santé publique et conflits croissants entre voisins, agriculteurs et industriels dont les intérêts divergent, ont obligé différents acteurs à s'intéresser de près à cette question. Si l'auteur montre que l'introduction des courants hygiénistes à la fin du XIX^e siècle et au cours des premières décennies du XX^e siècle ont débouché sur des avancées législatives relatives en matière de contrôle de la pollution des eaux, il pointe également les difficultés que l'Espagne a connues à subordonner le développement industriel à la protection de la santé publique.
14. Dans « *Tienes que tomar para que no se seque el agua* ». Analyse d'un rituel propitiatoire dans un village des Andes péruviennes », Mélanie Lercier Castelot étudie, depuis une perspective ethnographique, les relations que les habitants de Puyca (La Unión, Arequipa, Pérou) entretiennent avec les entités non humaines pourvoyeuses d'eau. Dans ce texte, elle s'intéresse au nettoyage des canaux d'irrigation (*faena*) de ce village agricole – à la fois

travail d'entretien communal et rituel propitiatoire –, une pratique rituelle qui révèle les tensions du collectif en ce qu'elle reconduit un accès inégalitaire à l'eau entre les propriétaires de terres, les métayers et les villageois. L'autrice met également en évidence le caractère éminemment politique de cette fête qui permet aux populations *indígenas*, par la mise en scène de leur citoyenneté face aux représentants de l'État, de réaffirmer les droits civiques obtenus en 1980 et, partant, de conserver leurs droits sur les terres locales.

15. Les deux dernières propositions s'attachent au lien entre création artistique et écologie politique, proposant à la fois une lecture théorique et problématisée de cette relation, et des études de cas plus précis.
16. En croisant sociologie environnementale, art et écologie politique, María Gabriela Merlinsky et Paula Serafini analysent, dans « *Arte, ecología política y conflictividad ambiental en América Latina* », l'émergence de pratiques artistiques qui nourrissent les mouvements surgis en opposition aux activités extractivistes effrénées dans la région. Si ces pratiques constituent un espace et un langage capables de rendre visibles, en les territorialisant, les conflits environnementaux et de représenter des théories qui réexaminent la place de l'humain dans la nature, elles permettent surtout de construire des expériences collectives qui récupèrent des savoirs et explorent d'autres modes de relation. Les autrices montrent comment l'art, par sa dimension symbolique, questionne les fondements d'un système basé sur la déprédation de la nature et construit des processus collectifs impactant les industries culturelles, les institutions, et les débats sur les modes de vie en commun.
17. En résonance avec l'article précédent, Maria Josep Balsach et Saray Espinosa présentent dans « *Cecilia Vicuña. Del arte precario a las heridas del río Mapocho* » l'œuvre de cette poétesse, plasticienne, cinéaste et activiste chilienne exilée à la suite du coup d'État. Au moyen d'une œuvre auto-définie comme « *un lamento, un lloro, un ruego para despertar* » qui va de l'art précaire des *basuritas* aux installations performatives le long du fleuve Mapocho, en passant par l'utilisation du *quipu*, Vicuña entend provoquer une prise de conscience collective sur les problématiques modernes : la destruction de l'environnement, les atteintes aux droits humains et l'homogénéisation culturelle. Elle explore ainsi l'évanescence des choses dans le cycle sacré de la vie, la précarité et la blessure profonde laissée par la dictature.

Elle s'évertue à tisser des liens physiques et symboliques entre l'eau, le fil et la vie, récupérant et réactualisant ce faisant un ensemble de savoirs indigènes supprimés par la colonisation.

18. Nous disions au début de cette introduction que ce numéro ne se cantonnait pas aux actes des journées d'étude que nous avons organisées en 2021. La raison principale de cette différence est qu'il manque à ce volume le texte qui aurait rendu compte de l'intervention d'Anne-Laure Bonvalot, décédée peu après des suites d'une longue maladie. Dans sa communication intitulée « Vers une archive littéraire de l'Anthropocène dans les mondes hispaniques contemporains », elle connectait aux enjeux écologiques les différentes rives de l'Atlantique en présentant des romans contemporains de l'Amérique hispanophone, de la péninsule Ibérique et de la Guinée équatoriale. Véritable pionnière de l'introduction en France des théoricien·nes de l'écologie politique et décoloniale d'Amérique latine, Anne-Laure Bonvalot œuvrait à travers ses recherches, ses enseignements, les ateliers de traduction qu'elle animait et l'écriture de fiction, pour *un mundo donde quepan muchos mundos*.

Bibliographie

ACKER Antoine et ROZEAUX Sébastien (coord.), « L'Anthropocène, vu d'Amérique Latine », *Caravelle*, n° 119, 2022.

ALIMONDA Héctor (coord.), *La naturaleza colonizada. Ecología política y minería en América Latina*, Buenos Aires, CLACSO, 2011.

BAGÚ Sergio, *Economía de la sociedad colonial. Ensayo de historia comparada de América latina*, Buenos Aires, El Ateneo editorial, 1949.

BARNET Miguel, *Biografía de un cimarrón*, Barcelona, Ediciones Ariel, 1968.

BOURG Dominique et FRAGNIÈRE Augustin, *La pensée écologique. Une anthologie*, Paris, PUF, 2014.

BURGOS-VIGNA Diana, LEPAGE Caroline et RABATÉ Philippe (coord.), « *Selvas, forêts et jardins dans les mondes hispaniques* », *Crisol*, hors-série, 2023. <https://crisol.parisnanterre.fr/index.php/crisol/issue/view/87>

DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, NRF, 2005.

ESCOBAR Arturo, *Sentipensar con la tierra: nuevas lecturas sobre desarrollo, territorio y diferencia*, Medellín, Universidad Autónoma Latinoamericana UNAULA, 2014.

GALEANO Eduardo, *Las venas abiertas de Latinoamérica*, Caracas, Siglo XXI Editores, 1971.

GUDYNAS Eduardo, *Extractivismo. Ecología, economía y política de un modo de entender el desarrollo y la Naturaleza*, Cochabamba, Cedib, 2015.

LANASPEZE Baptiste et SCHNAFFER Marin (éd.), *Les pensées de l'écologie, un manuel de poche*, Marseille, Wildproject, 2021.

MARTIÁTEGUI José Carlos, *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana*, Lima, Librería Amauta, 1928.

MARTÍNEZ ALIER Joan, *El ecologismo de los pobres, Conflictos ambientales y lenguajes de valoración*, (2004), Barcelona, Icaria editorial, (6^e édition), 2021.

SVAMPA Maristela, VIALE Enrique, *Maldesarrollo, La Argentina del extractivismo y el despojo*, Buenos Aires, Katz, 2016.

VIVEIROS DE CASTRO Eduardo, *Métaphysiques cannibales*, Paris, PUF, 2009.

WALLERSTEIN Immanuel, *The Modern World-System*, Cambridge, Academic Press, 1974.